

Québec social
Au pied de la pente douce de Roger Lemelin

Marie-Ève Sévigny

Volume 4, numéro 4, été 2008

Lire Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sévigny, M.-È. (2008). Québec social : *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin. *Entre les lignes*, 4(4), 23–23.

Québec social

Au pied de la pente douce de Roger Lemelin

1937. En basse-ville, Saint-Sauveur vibre des querelles d'ouvriers, qui cherchent à s'élever au-dessus de leur condition. Même si les rêves y pourrissent avant que d'éclore, le jeune Denis Boucher a l'audace d'entretenir des ambitions littéraires. Avec *Au pied de la pente douce* (1944), Roger Lemelin fait pour son quartier natal ce que Gabrielle Roy réussira pour Saint-Henri (*Bonheur d'occasion*, 1945) : mettre en scène la misère des ouvriers.

LE « FAUBOURG-TUYAU »

Chez Lemelin, Saint-Sauveur est le « faubourg-tuyau », fréquemment inondé par les ruptures du canal d'évacuation des eaux de la haute-ville. Image éloquent, n'est-ce pas ? Hé oui, la misère est « en bas », où le bruit des

Chez **Roger Lemelin**, la topographie devient métaphore sociale : il y a deux villes à Québec, celle d'en bas et celle d'en haut. Le spleen et l'idéal.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

Et que dire de Bédarvitch, qui donne une consonance juive à son « Bédard » d'origine pour réussir en affaires ! « Où est-il allé chercher tout cela ? ! », s'esclaffe-t-on en lisant Lemelin. Dans ses souvenirs, des odeurs de frites, des cordes à linge et des bingos clandestins, « symboles bien nombreux d'un peuple sans drapeau ».

« MONTER AU MONUMENT »

En bas de la côte, on entretient l'Idéal. Chacun l'astique quotidiennement, comme l'argenterie ancestrale.

Aussi, quand il gravit la Pente Douce, c'est pour défier sa basse-ville : un jour, il sera un grand écrivain. La côte, il n'aura plus à la redescendre. Du temps de Lemelin, la Pente Douce n'était qu'un surnom donné par les gens de Saint-Sauveur à leur côte Franklin. Le succès d'*Au pied de la pente douce*, et surtout des *Plouffe*, la rendra si mythique qu'il sera désormais impossible de l'appeler autrement. À la mort du romancier, en 1992, la Ville de Québec consacra le surnom. C'est dire la force de cet imaginaire sur notre mémoire collective. »



klaxons vient « troubler la retraite de l'ouvrier qui n'a pas d'automobile ». Heureusement, il y a l'humour de Lemelin, ses personnages colorés, dont l'inventivité est propice à des scènes rigolotes. Ici, la fin justifie les moyens, comme l'illustrent les gamins qui dégringolent le cap, les poches pleines des pommes volées aux Dominicains.

L'Idéal : la haute-ville, soit le chemin Saint-Louis, les plaines d'Abraham et le parc des Braves des gens distingués. Les dimanches, les fiancés de Saint-Sauveur y montent fréquenter leurs promesses d'avenir. Mais pour Denis, il ne s'agit là que de sentimentalisme : « Les amours de nos parents ont tourné en affaires de cuisine. »



« La Pente Douce, on la montait le dimanche pour se reposer, par désœuvrement, pour voir d'en haut quelle image donnait le quartier. Les amoureux la prenaient, chaque soir,

pour se rendre au parc des Braves, ce grand plateau vert garni de bancs discrets, plus près du ciel que de la terre. Les caresses y étaient moins ordinaires que dans les salons. C'est là que les gars de Saint-Sauveur allaient se sentir poètes. C'était le lieu de rendez-vous des mioches qui savaient dire "Give me five cents, please", car les Américains [...] ne ménageaient pas leur générosité. »

AU PIED DE LA PENTE DOUCE,
Roger Lemelin, [1944],
Les Éditions Stanké, 1999, 356 p.